

XYZ. La revue de la nouvelle

La rencontre

Gabrielle Boulianne-Tremblay



Numéro 151, automne 2022

Coming out : orientations textuelles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/99384ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boulianne-Tremblay, G. (2022). La rencontre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (151), 26–31.

La rencontre

Gabrielle Boulianne-Tremblay

MA MÈRE M'APPELLE pour s'enquérir de mon état à la suite de ma rupture. J'ai beau être dans la trentaine, devant elle, j'ai toujours huit ans. Une mère reste une mère et un enfant, un enfant. On discute quelque temps, sa douceur m'apaise, puis on s'envoie un bisou soufflé.

J'aime habiter ma blessure. C'est confortable. Je ne sais plus combien d'hommes j'ai pleurés depuis que je m'intéresse à eux. Portrait de tristesse quotidienne, les regarder partir. Pleurer juste quand ils tournent le coin de la rue. Je regarde mon cellulaire toutes les deux minutes pour être certaine qu'ils ne changent pas d'idée, même si c'est moi qui viens de les laisser.

Mon journal intime confond les noms. Je n'écris maintenant que « il » pour parler d'eux. Comme une île sur laquelle m'échouer.

Je me demande souvent si c'est parce que je suis trans que c'est difficile de rencontrer quelqu'un de sérieux. Je me demande pourquoi je cherche désespérément l'amour, alors que lorsqu'il arrive je le fuis comme la peste. Je leur dis souvent « c'est pas grave, dans une autre vie on sera ensemble ». Pour ne pas m'affliger plus qu'il ne le faut. Pour me garder une porte de sortie.

D'autres fois, je me demande si c'est parce que je suis connue publiquement que c'est plus difficile. Peut-être qu'on pense que je ne suis qu'une image dont on ne peut tomber amoureux. Dans tous les cas, dans mes *dates*, toujours trois : lui, moi, et le désir exacerbé de lui plaire dans l'absolu.

Mes journées sont orchestrées par les humeurs de mes trois chats sibériens.

L'un ronronne sur ma poitrine – comme pour réanimer mon cœur – et les deux autres ronronnent à mes flancs. Après
26 avoir pleuré mon ancien amour, je décide d'aller bruncher

chez une amie. J'enfourche ma monture, mon vélo que j'ai nommé Rossignol, et ensemble nous serpentons à travers les ruelles jusque dans le Mile End.

— Tu devrais te débarrasser de tes chats. Tu siffles plus qu'une bouilloire, me dit mon amie Caroline en constatant mon asthme à l'arrivée.

Elle me tend un verre d'eau que j'engloutis aussitôt. Atteinte d'asthme chronique, je résiste à la pression de mes proches, qui m'enjoignent de me débarrasser de ces magnifiques bêtes poilues qui m'apportent tant de réconfort. Je réponds toujours gaiement à mon amie obstinée. « Ça ne sert à rien de me presser, je ne suis pas un fruit. » La réplique détend l'atmosphère et égaye la conversation, qui aurait pu vite tourner au vinaigre.

— Pas facile, la rupture, hein ? Comment va ton cœur ?

— Il ne va nulle part.

Je picore dans mon assiette, comme j'espère que le feront les charognards avec l'organe qui me tient encore en vie. Triste comme un pic-bois qui n'a plus de bec.

Caroline et moi, on brasse nos mimosas un peu trop alcoolisés pour un début d'après-midi.

— Tu imagines si on pouvait mourir de...

— On va tous mourir, Caroline.

— Mourir du cancer de l'amour.

— L'amour, c'est pas une maladie, voyons.

— Pour moi, une maladie, ça entraîne des symptômes.

Et tu en présentes plusieurs. Il me semble que, depuis que je te connais, je ne t'ai jamais vue célibataire. Hey, tu peux enlever tes lunettes de soleil, je le sais, que tu es triste.

Je déteste que les gens me voient maussade, j'ai l'impression que dans mes prunelles on me découvre aussi creuse qu'une piscine à l'automne; alors je préfère préserver le reste du monde. Comme Caroline me regarde avec insistance, j'abaisse mes lunettes de soleil, les pose sur la table. Une larme coule. Mon amie l'essuie du revers de son index. Mon téléphone émet un tintement.

— Tu me niaises...

Caroline regarde l'écran qui vient de s'allumer. Une notification d'une application de rencontre. Honteuse, je lance mon téléphone dans mon sac à dos.

Je repense à mes ex, à mes fréquentations qui m'ont érodée jusqu'à l'envie de disparaître. Nous finissons nos mimosas. Le dîner se termine sur des embrassades interminables. On s'aime donc, elle et moi. Caroline me donne les restants du repas, prétextant qu'elle en a trop, mais je sais bien qu'elle se fait du souci pour mon poids. Derrière mon sourire, mes yeux roulent jusqu'à la fin du cosmos.

Je prends une respiration sifflante et je salue mon amie. Ce serait si tentant de texter ce gars de l'épicerie. La pensée me traverse et disparaît.

Sur le chemin du retour, j'emprunte encore les ruelles. J'aime imaginer la vie des gens qui habitent les demi-sous-sols. Chaque fenêtre ouvre sur un monde de possibilités, sur une parcelle d'humanité de cette ville dont le cœur bat à tout rompre. Mon moment de vélo préféré : quand des gouttes de sueur prennent naissance sur ma nuque et, traversant l'autoroute de ma colonne vertébrale, glissent jusqu'à mes reins. Ma peau frissonne alors de félicité.

Ce serait si tentant de texter ce gars du parc La Fontaine. La pensée me traverse et disparaît.

Des rires d'enfants dans les cours arrière. Oh, je peux encore les entendre malgré cette impression d'être entermée sous la neige. Les rires me parviennent dans un bruit sourd, mais arrivent à me réchauffer. Je les admire tant, ceux qui s'improvisent explorateurs des trésors invisibles aux yeux des adultes. J'ai envie de les rejoindre dans leur quête. Mais demain, le boulot m'attend. Je vais servir du pain et dire bonjour à des inconnus, faire comme si je les aimais.

Ce soir, il y a beaucoup de pollen dans le quartier Hochelaga. On dirait qu'il neige en plein juillet. Le quartier dégage un charme idyllique. La canicule s'étire depuis déjà quatre jours. C'est moi, la fille qui éternue comme les chiens

28 aboient et qui s'excuse même si personne ne l'entend.

J'arrive devant chez moi. Je descends de mon vélo. Je repense au dîner avec Caroline. Elle a raison, je devrais prendre du temps pour moi. Je sors mon téléphone, trouve l'icône de l'application de rencontre et la supprime aussitôt. Laisant les messages des hommes sans réponse.

Soudain, je suis prise d'une toux insistante. Exténuée, je cherche mon air. Je tente de prendre une respiration. La quinte de toux semble interminable. J'ouvre grand les yeux et me dis que je devrais aller consulter, il y a longtemps que je néglige mon asthme.

Je reprends mes esprits. Où en étais-je ? Ah oui, mon téléphone. Et puis tiens, je vais supprimer cette application aussi. Voilà. Et celle-là aussi. Nouvelle quinte de toux. J'empoigne le guidon pour supporter la douleur. Me redresse et tousse une dernière fois.

Quelques semaines plus tard, je me rends à l'hôpital pour une radiographie des poumons. L'examen terminé, le médecin me sourit.

— Il n'y a pas à vous inquiéter.

Incrédule, je la dévisage, croyant à une blague.

— Ça fait quand même un bout que je tousse. Et je vois clairement des taches.

— Ce ne sont pas des taches. Regardez : vous avez une rose, une marguerite et un début de cèdre qui bourgeonnent dans vos poumons.

Estomaquée, je recule sur ma chaise. Ai-je bien entendu ? La médecin poursuit en zoomant sur les photos afin que je puisse mieux voir. Je m'avance et j'aperçois effectivement une rose, une marguerite et ce qui ressemble à un petit cèdre.

— Mais voyons, sortez ça de moi ! Opérez-moi !

Je n'ai jamais imploré une intervention chirurgicale de ma vie et me voilà, en sueur, prête à ce que tout ça se passe sur-le-champ. La médecin pose une main sur mon épaule.

— Ah, comme je me reconnais en vous... Mais si vous poursuivez sur votre belle lancée, vous n'aurez plus de problèmes de bronches, vous pourrez même vous débarrasser de votre pompe.

— Je pense sincèrement que mon asthme s'est aggravé, au contraire. Pourquoi je tousse comme ça ? Mon corps se défend contre quelque chose. Et je crache souvent des trucs fibreux. Ça m'inquiète.

— C'est la peur qui vous fait tousser. Avez-vous fait dernièrement un geste significatif ? Changé une habitude ?

— Euh... Je ne sais pas... J'ai supprimé mes applications de rencontre.

— Ah, je vois. C'était un problème pour vous, les rencontres ?

J'ai de plus en plus l'impression d'une séance de divination. La médecin reprend :

— Quand on se choisit, il y a des choses qui vont germer en nous, mais comme on n'a jamais été habituée à les voir poindre, on veut les expectorer, les déraciner. Pour ma part, ça fait quatre ans que je me suis choisie, et je n'ai jamais aussi bien respiré de ma vie. Avoir une forêt en soi, c'est tout sauf dangereux. Et un jour, votre petite forêt dans votre cœur, quelqu'un va l'adorer et s'y sentir bien. Mais pour permettre ça, il faut laisser les fleurs fleurir.

Un silence pesant prend la pièce d'assaut. Je ne sais pas si je dois partir en courant ou bien me réveiller de ce songe.

— Voyez-vous, avec mon mari, on va célébrer ensemble notre premier anniversaire d'exploration forestière. Ça me réjouit que vous vous soyez enfin choisie. Vous avez fertilisé votre terre. Maintenant, il ne reste qu'à laisser pousser votre forêt.

Dès qu'elle termine, je prends une grande respiration. Je me prépare à une autre quinte de toux, mais, surprise, je respire mieux, comme elle l'a prédit. Elle me regarde avec tendresse, ses lèvres dessinent un sourire.

— Vous voyez. Sentez cet amour vous habiter. Vous ne l'avez jamais vu, c'est normal la première fois d'avoir peur. Mais continuez ce que vous faites. À un moment donné, on finit par identifier ce qui germe en nous, ce qui nous appartient, ce qui a pris racine et a voulu voir le soleil de nos yeux.

30 On se regarde, je pleure.

— Ces larmes-là, servez-vous-en pour arroser vos fleurs.

Sur ces paroles, la consultation se termine. Je quitte l'hôpital un peu étourdie. Les jours d'après, je résiste à l'envie de télécharger une nouvelle application de rencontre. C'est moi que je dois rencontrer, pour une fois dans ma vie.

Je ressors mon vélo. Les hommes peuvent attendre encore un peu. Je prends soin de cette forêt qui m'habite. Je la contemple. La lumière dorée de fin de journée m'incite à continuer d'espérer la sérénité. Je serai heureuse en ma propre compagnie et vivante pour le voir. J'émerge dans cette nouvelle vie, comme une fleur qui transperce l'hiver. Je dis oui à mon amour, le mien, pour moi. Je passerai autant de jours et de nuits qu'il le faudra dans ma forêt pour apprendre le nom de tous les arbres, de toutes les fleurs et de toutes les plantes qui m'habitent. Alors, je les présenterai à un partenaire. Ce sera paisible. Après tout, ce ne sont que les déserts qu'on a envie de fuir.